Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: 9 (2013)

Artikel: Anne-Marie Yerly. Le costume de fil en aiguille
Autor: Raboud-Schüle, Isabelle
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1047972

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Anne-Marie Yerly
© Mélanie Rouiller

Anne-Marie YERLY

Le costume de fil en aiguille

Anne-Marie Yerly s'est toujours intéressée aux traditions et aux nombreux savoir-faire dont elle a hérité. Son sens de l'observation aiguisé et son ouverture d'esprit en font une référence dans ces domaines, en particulier pour le patois qu'elle parle et écrit. Sans faire état d'aucun esprit passéiste, elle a à cœur de transmettre ses connaissances et rend volontiers service à tous ceux qui s'y intéressent. Elle vit à Treyvaux, un village proche de la Gruyère par ses traditions et son folklore.

Comment avez-vous commencé le tissage?
J'ai commencé en 1987, un peu par désespoir, pour notre groupe *Lè Tzêrdziniolè*. En effet, les dames portaient toutes les mêmes robes, avec un tissu à fond noir et des couleurs bien établies, mais Mme Rose Savary à Riaz n'avait pas toujours sur son métier les fils qu'il nous fallait et le tissu se faisait donc attendre. J'étais donc disposée à m'y mettre car j'avais de la place pour un métier à tisser. Quinze jours plus tard, j'ai vu une annonce dans un journal. J'ai demandé conseil à la tisserande Nicole Castella et nous avons acheté le métier. Elle nous a aidés à le monter et nous a montré à ma fille et moi. Ce n'est pas sorcier: il faut faire des essais, comprendre le système et ne pas vouloir brûler les étapes. Mais tisser, c'est tellement agréable, avec un bruit chaud et sans moteur. Quand quelque chose ne va pas, il y a juste un nœud à faire, un fil à rattacher. C'est doux, c'est tranquille. Ma nièce s'y est aussi mise et nous tissons à tour de rôle, et maintenant ma petite-fille me demande de l'aider à tisser.
Je le fais pour rendre service. Nous tissons pour les trois sociétés de Treyvaux: les deux chœurs mixtes et la fanfare. Donc, on a trois robes différentes et cinq couleurs de tablier à assortir. Avant, on livrait trois mètres de tissu pour un dzaquillon, mais pour une toute

mince il y en avait trop. Maintenant, c'est ma nièce qui coud: elle coupe directement dans la grande pièce, depuis un côté pour les jupes et de l'autre côté pour toutes les petites pièces. Ainsi, elle ne perd pas un centimètre de tissu. C'est plus avantageux pour les sociétés qui paient au fur et à mesure l'étoffe utilisée. Car les fils sont chers. Nous tissons en général trente à trente-cinq mètres d'étoffe pour un type de robe. Il faut compter une largeur de deux fois et demie la hauteur de la jupe pour qu'elle ait assez d'ampleur, surtout pour celles qui dansent.

Le dzaquillon était-il une robe de travail?

Ce qu'on appelle le dzaquillon, c'est la robe de travail. Dans les anciennes listes de trousseau, on trouve un «jaquillon avec corps», c'est donc la jupe avec le dessus. Aujourd'hui on parle d'une robe. Les manches qui dépassaient étaient les manches de la chemise. Le liséré en biais qui s'ajoute sur les plis à l'arrière de la jupe est apparu dans les années 1940; anciennement la taille était finie simplement par un petit cordonnet.

Ma maman ne disait pas le foulard mais le *motchà-dèchu*, le mouchoir dessus. Il ne fallait surtout pas bronzer dans le cou, ni rien montrer! Certaines mettaient même des gants pour aller râteler, pour avoir des mains bien blanches. Je ne parle pas des servantes, mais certainement les filles du patron. Il y avait une hiérarchie impressionnante dans les vieilles fermes.

Une robe de travail est-elle portée pour défiler et pour chanter à l'église?

Je me rappelle une réflexion de ma grand-mère. Maman avait fait faire un bredzon pour mon petit frère né en 1941. Il avait six ans et elle le lui a fait mettre un dimanche. Ma grand-mère a protesté: «*Tu ne veux pas mettre ça pour aller à l'église!*», car elle pensait encore comme ça. Avant la guerre, on voyait très peu d'hommes en bredzon à l'église, juste quelques-uns qui portaient un bredzon du dimanche avec les manches de chemise plissées. Après c'est devenu plus fréquent. On a glissé en douceur d'un habit de travail au costume folklorique.

Dans les années 1970 les sociétés avaient des responsables de costume qui étaient très sévères. Alors il y avait des gens qui n'avaient plus envie de participer. Aujourd'hui, on exige encore de ne pas porter de bijoux, pas de maquillage excessif, pas de montre-bracelet. Ce sont les conditions minimales pour rester dans une ligne. Pour les coiffures et les lunettes, il n'y a pas de consignes.

Pour les bas, dans les années 1960, il fallait des collants car les femmes portaient le costume très court, même les Suisses allemandes! On exigeait des bas blancs mais de préférence à dessin. On les trouvait à Interlaken. Maintenant que le costume est à nouveau assez long, on peut porter des chaussettes. Les vrais souliers de costume font souvent mal. Mais j'ai entendu le président national dire qu'il préfère des visages épanouis et des souliers pas tout à fait conformes que des gens qui souffrent dans les cortèges. Alors on fait poser une boucle sur des mocassins.

Nos chapeaux actuels sont faits de tresses larges et ils sont raides. On ne les met plus car même portés dans le dos, ils empêchent ceux qui sont derrière de voir le directeur. Ces chapeaux sont chers et la société ne peut pas demander une telle somme à une apprentie qui a une belle voix et qui aime chanter. Les temps modernes nous forcent à être plus pratiques. Les femmes de Suisse orientale ont bien modifié la forme de leurs grandes coiffes pour pouvoir entrer dans une voiture!

Les costumes sont de mieux en mieux soignés, les manches sont bien repassées et empesées et donc il faut prendre garde de

ne pas les écraser. Le repassage est difficile et certains groupes ont opté pour le tissu synthétique blanc, plus pratique en voyage et pour celles qui mettent souvent leur costume. D'autres ont repris la coupe des chemises anciennes, sans fronces mais avec un pli double à l'emmanchure. Ces manches moins bouffantes facilitent le port d'une cape ou d'un manteau.

La robe du dimanche?

Le costume du dimanche a disparu avec la guerre. Le groupe des Bourgeoises de Fribourg l'a un peu modernisé. Elles ont fait des essais avec des tissus modernes, tout comme les dames de Gruyères qui ont aussi cherché à faire évoluer leur costume. Car il n'était plus abordable, pour une question de prix et parce qu'on ne trouvait plus les soies. Elles n'étaient pas tissées ici, mais importées. Le fait de tisser en coton sur place a créé un nouveau folklore, une nouvelle tradition.
Je trouve que les traditions doivent évoluer. Sinon on aurait encore le creux du feu à la cuisine et on irait casser la glace au bassin... donc admettons qu'on supporte parfaitement l'évolution!

Dans quelles circonstances portez-vous le costume?

En principe il ne se porte pas hors des activités de la société. Sauf bien sûr s'il y a un cortège ou que l'on se rend à l'étranger. C'est alors même recommandé de mettre son costume. Ce n'est pas réglementé à ce point, mais le costume c'est un peu notre drapeau. Je me suis fait un costume du dimanche en 1980, pour la Fête cantonale des musiques à Treyvaux. Je l'ai fait avec un tissu acheté, en laine et soie et avec un tablier en soie. Je le porte avec un foulard en tulle brodé, parce que c'est moins rustique que le filet, «plus distingué»! Ce costume du dimanche, je l'ai mis par exemple pour aller au Brésil (à Nova Friburgo avec la délégation suisse). C'était la fête tout de même!
J'ai taillé un dzaquillon dans une très ancienne jupe en mi-fil, cadeau d'une dame âgée. Le tissu est magnifique, impossible à faire aujourd'hui. J'ai tissé le tablier assorti et je porte un foulard de 1875.
Et j'ai mon costume de la société, le mien est avec un tablier jaune, l'autre couleur des tabliers est le rouge. Nous portons en principe un fichu en filet. Je confectionne ces filets le soir à temps perdu.

Le costume est-il lié à une localité?

Aujourd'hui on reconnaît l'appartenance à une société. Il y a des gens de Fribourg qui viennent dans notre chœur et qui portent volontiers le bredzon et le dzaquillon. Je mets aussi mon costume pour des circonstances particulières, comme pour le mariage de ma fille. Mais je ne le mettrais pas pour aller au loto des mères chrétiennes! Grâce aux sociétés, le port du costume se maintient et il est respecté.

Le costume peut-il servir de déguisement?

C'est absolument interdit. J'avais été une fois à carnaval à Bulle avec mes filles. J'ai vu une jeune fille qui s'est fait renvoyer de l'Hôtel de Ville à Bulle parce qu'elle était en dzaquillon. C'est dans le règlement de l'AGCC, et c'est normal.

Que porter par mauvais temps?

Quand il fait froid, nous mettons de fausses manches tricotées en blanc qu'on enlève au moment d'entrer sur scène. Et on peut heureusement s'habiller chaudement car on n'a pas de robes qui serrent au point de ne pas pouvoir mettre une petite laine dessous. On a réfléchi à des capes ou des jaquettes. Mais elles ne tiennent pas très chaud et ne sont pas

plus pratiques que nos manteaux ordinaires. Il ne se fait pas de cortèges en hiver, et s'il pleut nous utilisons ces manteaux de pluie en plastique transparent. C'est un pis-aller.

Le costume des hommes?

Le costume d'homme se simplifie, mais il n'a pas beaucoup changé. Pour l'hiver, le drap de Berne, le *frotson*, pure laine, avec un paletot, un gilet, et la chemise blanche toujours. Certains affirment que les étoiles sur le col du bredzon correspondent à une hiérarchie au chalet. C'est une pure invention. J'ai connu assez de vieux armaillis qui n'avaient pas d'edelweiss au revers et surtout pas ces «étoiles Maggi».

En conclusion?

Je trouve qu'on voit beaucoup plus de dzaquillons et de bredzons que dans les années 1960. C'est positif. Longtemps les gens n'aimaient pas, n'allaient pas chanter parce qu'il fallait mettre le costume. Et maintenant ça a évolué, les groupes ont du succès, ils vont à l'étranger, ils sont photographiés! Même quand on va en Suisse allemande, notre bredzon sort de l'ordinaire.

Propos recueillis par Isabelle Raboud-Schüle